

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 11 (1981)
Heft: 6

Rubrik: Echos des montagnes : Caillan, un village dans les Maures de Provence

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

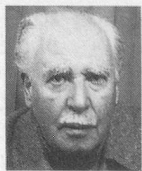
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Echos des montagnes

Louis-Vincent Defferrard



Caillan, un village dans les Maures de Provence

La route étroite peine, lacet après lacet. Le village que je cherche est tout en haut du massif des Maures. Peu à peu les pins maritimes cèdent la place aux chênes verts et aux épineux fleuris de blanc ou de jaune. La mer semble très loin, très calme.

Voici enfin l'entrée de Caillan: une longue rue bordée de hautes maisons de pierre rouge. La mairie et son drapeau tricolore, le monument aux morts des deux guerres, une fontaine dont l'eau coule du bec d'un cygne que maîtrise difficilement un curieux angelot aux ailes déployées.

Des femmes semblent attendre, un cabas ou un panier à la main. «Poissons, beaux poissons!» clame à pleins poumons un homme ventru descendu d'une voiture à peine arrêtée. Déjà il ouvre le toit d'une remorque et continue: «Cabillauds, colinots, seiches, dorades, maquereaux!» Je vous fais grâce des plaisanteries et des commentaires.

Sous les platanes feuillus du Café de La Paix, une dizaine d'hommes échan-

gent des propos animés. L'un d'eux frappe même la table d'un poing rageur... J'oubliais que nous sommes à la veille des élections présidentielles. Mais une chose m'intrigue: les femmes groupées autour du poissonnier, les hommes devant leur pastis, semblent tous avoir dépassé la cinquantaine.

— Eh oui, monsieur, tous les jeunes ont quitté le village, me dit la marchande de santons de Provence et d'objets taillés dans du bois d'olivier. Un peu plus tard elle dira que son mari, à la demi-retraite, cultive leur potager et qu'elle, pendant deux semaines à Pâques et trois mois en été, tient boutique. «De quoi améliorer l'ordinaire.»

Je lui achète de l'eau de lavande avant de prendre un chemin rocailleux qui conduit à une chapelle du XII^e siècle.

La porte est cadénassée. «C'est qu'on vole beaucoup par ici», m'explique un robuste paysan occupé à émonder ses oliviers. Il s'interrompt, bourre une

grosse pipe, puis confirme ce que m'a dit la marchande. «Les jeunes ne veulent plus rester. Caillan est un village qui se meurt. Enfin, entendons-nous... la paysannerie se meurt. Tenez, par exemple, si je continue à soigner mes oliviers, c'est par pur plaisir. La vente de la récolte ne couvre pas les frais. Une maladie dont je ne sais pas vous dire le nom attaque maintenant les oliviers des villages situés plus bas... Si elle arrive ici, je couperai mes arbres, car les produits chimiques coûtent beaucoup trop pour que je veuille les soigner.

Il a très envie de parler et moi je ne demande qu'à l'écouter.

— Il y a encore vingt ans, nous vivions en économie fermée. Nous cultivions la vigne, le blé, la pomme de terre. Le village possédait au moins cinquante bêtes de trait. Aujourd'hui, même plus un mulet. Seulement quatre tracteurs que l'on se prête ou qu'on loue. Cela suffit bien! Regardez autour de vous, les terres ne sont plus travaillées. Les propriétaires ont de quoi vivre... après avoir vendu quelques parcelles aux estivants.

Il me montre de petites maisons modernes, banales, se ressemblant toutes.

— Caillan n'est plus un village de paysans. Bien difficile de vous expliquer ce qu'il est vraiment. Un peu village tout de même, un peu station touristique pendant les mois d'été... Ceux qui vivent là toute l'année possèdent une automobile. Un engin qui a modifié notre façon de vivre.

Devant mon air surpris, il m'explique, une fois sa pipe bourrée:

— Pourtant facile à comprendre. Les femmes maintenant vont faire leurs achats dans les grandes surfaces! En même temps, elles regardent les vitrines, se choisissent des robes à la mode, s'arrêtent devant les photos affichées aux murs des cinémas... Ma femme, par exemple, exige que je la conduise au moins trois fois par quinzaine voir un film à Draguignan ou à Saint-Raphaël... soixante-dix kilomètres aller et retour. Rien que ça!

Nous discutons longtemps encore de la vie d'hier et de celle d'aujourd'hui, de la France qui, à son avis, «file un bien mauvais coton».

Avant de regagner la place de la fontaine, je m'arrête devant l'allée d'un jardin fleuri. Une enseigne peinte en bleu lavande porte: «Lou Benvengudu, 3^e âge». Malheureusement, la maison est close, comme la chapelle. J'aurais pourtant aimé profiter de l'invitation et apprendre comment, dans ce village des Maures, les «aînés sont les bienvenus»!

Louis-Vincent Defferrard

